

# Où j'étais il y a deux ans le 7 septembre [1860]

**Alexandre Dumas**

Édition et notes de Claude Schopp

Le 2 septembre 1860, j'étais à l'ancre dans la baie de Naples.

Le roi François II ouvrit les fenêtres de sa terrasse, examina pendant quelque temps avec une jumelle la flotte anglaise, française et italienne.

Puis après avoir arrêté son regard sur ces colosses de la mer. Il fit la grâce à mon humble goélette de l'honorer d'un coup d'œil.

Il fut alors frappé d'un spectacle assez étrange. Il vit le pont de ma goélette couvert de tailleurs qui confectionnaient des chemises rouges.

Ceci mit le comble à la colère du roi François II contre moi.

Il fit appeler M. Brenier notre ambassadeur<sup>1</sup> et lui dit : « M. Dumas a empêché le général Scotti de porter du secours à mes soldats dans la Basilicate, M. Dumas a fait la révolution de Salerne, M. Dumas est dans le port de Naples d'où il lance des proclamations dans la ville, distribue des armes, donne des chemises rouges. Je demande que M. Dumas soit forcé de quitter la rade ».

— Très bien ! Sire, répondit M. Brenier en s'inclinant. Les désirs de Votre Majesté sont des ordres pour moi.

Le hasard faisait qu'à la même heure j'écrivais cette lettre à Garibaldi:

« Au nom du ciel, mon ami, plus un seul coup de fusil ! C'est inutile, Naples est à vous.

Venez vite à Salerne, et, de là, faites savoir à L. R[omano]<sup>2</sup> que vous y êtes. Ou il ira vous chercher à Salerne, avec une partie des ministres, ou il vous attendra à la gare du chemin de fer.

---

<sup>1</sup> Alexandre Anatole François Henri, baron Brenier de la Renaudière, (Paris, 22 août 1807-La Lucassière-Vouvray, 27 mars 1865). Ministre des Affaires étrangères du 24 janvier au 10 avril 1851, il fut envoyé à Naples en juin 1859 comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il fut nommé sénateur le 24 mai 1861. Le 26 juin, dans la rue de Tolède, il avait été victime d'un attentat attribué aux anti-réformistes: il avait reçu sur la tête des coups portés à l'aide d'une canne plombée qui l'avaient laissé sans connaissance, voir. *Le Nord*, 30 juin 1860.

<sup>2</sup> Liborio Romano (Patù, province de Lecce, 1798 - Patù, 17 juillet 1867). « L'homme qui, en ce moment, occupe la place principale du ministère constitutionnelle de Naples, est un homme instruit, un citoyen intègre, un des lumières du barreau napolitain, enfin l'homme recommandable dans lequel aujourd'hui le pays a placé toute sa confiance ».

Venez sans perdre une minute. Une armée vous est inutile : votre nom seul vaut une armée.

Si je ne voulais pas vous laisser le plaisir de la surprise je pourrais vous envoyer un double du discours qui sera prononcé à votre arrivée.

Portez-vous bien et aimez-moi !

Alex Dumas

2 7bre 1860 »

Ce fut le capitaine Orlandini du *Feruccio*<sup>3</sup> qui fut chargé de cette lettre, et qui vers trois heures de l'après-midi disparut en l'emportant entre Capri et le cap Campanella.

À six heures et demi du soir comme nous achevions notre dîner, une barque armée en guerre accostait *L'Emma*.

L'officier qui la commandait demanda à parler au capitaine Beaugrand<sup>4</sup>.

Le capitaine Beaugrand avait déjeuné à bord du *Protis*. Son déjeuner était devenu dînatoire et nous ne l'avions pas revu.

En l'absence du capitaine, l'officier demanda à parler au second.

Le second était à Marseille.

L'officier parut embarrassé.

Je m'approchai de lui.

— Monsieur, lui dis-je, en l'absence du capitaine et du second veuillez me dire ce qui vous amène. Je suis à la fois l'armateur et le propriétaire.

— J'ai l'ordre, répondit l'officier avec une politesse extrême de m'adresser à quelqu'un de l'équipage seulement.

J'appelai le pilote.

— Alors Podimatas<sup>5</sup>, mon ami, lui dis-je, montrez-vous. Et écoutez attentivement ce que va vous dire monsieur.

Je m'éloignai et me remis à table.

---

<sup>3</sup> Orlandini. Officier de marine garibaldien, que Dumas connut enfant lorsqu'il habitait à Florence, via Rondinelli, un logement appartenant à sa tante.

<sup>4</sup> Dans *L'Île révoltée*, É. Lockroy qui l'appelle du nom transparent de Schoengross, le décrit ainsi : « Le capitaine était gros, petit, couleur de pain d'épices, et de toute façon épais. Son plus grand tort était d'avoir des prétentions littéraires. » (p. 8). Plus loin, p. 11, le capitaine évoque son passé : « J'étais chauffeur à bord des transatlantiques [...] J'ai employé mes loisirs à étudier et, tant bien que mal, j'ai passé mes examens ».

<sup>5</sup> Apostolos / Apostolos Podimatas (né dans l'île de Milo, 1833 - 2 janvier 1893). Mousse en 1841 à bord de *L'Inflexible*, commandé par le contre-amiral de La Susse, dont son père était pilote. « Je l'ai trouvé à Trébizonde, à bord du *Sully* [Dumas est transbordé à bord du navire le 15 février 1859], dont son frère était pilote. Le capitaine Daguerre me le recommanda. Je l'emmenai à Syra; il surveilla l'exécution de mon traité avec le constructeur, s'embarqua à bord du yacht et arriva à Marseille. », *Le Monte-Cristo*, « Causerie », n°19, 25 août 1859, p. 291.

L'officier napolitain conféra cinq minutes avec Podimatas et redescendit dans la barque qui s'éloigna rapidement.

— Eh bien Podimatas, il faut quitter la rade de Naples, n'est-ce pas ?

— Justement.

— Et quand cela ?

— Tout de suite.

— Oh ! oh ! tout de suite ... C'est trop tôt, mon ami. Nous ne pouvons laisser là notre capitaine : il serait inquiet de nous.

— L'ordre est précis.

— Que peuvent-ils faire de pis contre nous, Podimatas .

— Tirer sur nous.

— Voilà tout ? Ce n'est pas bien effrayant : ils tirent si mal. Vous vous souvenez de Milazo que diable !

Le capitaine Beaugrand ne revint qu'à dix heures. À dix heures cinq minutes nous levâmes l'ancre, laissant Naples dans la plus grande agitation.

Nous partîmes pour Castellamare par le plus beau calme du monde. À deux heures nous n'avions pas fait un mille. Le calme dura toute la nuit. Le lendemain vers midi nous arrivions à Castellamare.

Au fur et à mesure que nous approchions une certaine agitation se manifestait sur la plate-forme du fort.

C'était *l'Emma* qui causait cette agitation.

Une vingtaine de barques se mirent en mouvement et ramèrent vers nous.

Mais au milieu de toutes ces barques une barque militaire se fit jour.

La barque nous accosta. L'officier demanda à parler au capitaine.

Le capitaine se leva.

— Capitaine, dit l'officier napolitain, en assez bon français. Il est défendu au navire *l'Emma* de séjourner sur les côtes du royaume de Naples.

— Monsieur, demandai-je à l'officier, pouvez-vous me dire jusqu'où s'étendent à cette heure les côtes du royaume de Naples.

L'officier se mordit les lèvres.

— Vous avez entendu, dit-il au capitaine Beaugrand.

— Oui, monsieur, répondit le capitaine, mais il m'est impossible de partir en ce moment.

— Pourquoi cela ?

— Croyant séjourner à Castellamare, j'ai déposé les papiers du bâtiment chez le consul.

— Allez les chercher à l'instant même.

Notre capitaine descendit dans le youyou Et se fit conduire à terre.

Le commandant du fort jouait de malheur : le secrétaire du consul avait mis les papiers de *l'Emma* dans un tiroir, avait fermé le tiroir à clef, avait mis la clef dans sa poche, et était allé on ne savait où.

Donc impossibilité de partir.

Deux barques, montées chacune par vingt hommes et armée en guerre, vinrent stationner aux deux côtés de *l'Emma*.

Ce qui n'empêcha pas Castellamare qui avait reconnu le précurseur de Garibaldi d'illuminer à tout rompre. Cette illumination effraya le commandant de place, qui a trois heures du matin nous envoya la missive suivante:

Castellamare 3 7bre alle 3 dopo la mezzanotte  
Comando Superiore  
Del  
Ripartimento maritimo

Il comandante della goletta *l'Emma* farà vela immediatamente e rimarra al largo; e domattina il solo capitano andrà a ricevere a terra la carte – colla maggiore sollecitudine e partirà.

Mais malgré la surveillance établie j'avais pu envoyer deux messagers, un à Naples, un à Avellino. À dix heures du matin le capitaine revint avec les papiers et nous partîmes.

Pendant tout le jour et toute la nuit suivante nous eûmes du calme : à peine franchîmes-nous le golfe de Salerne.

Le 5, à midi nous étions en face du village de Picciotta, mettant en panne pour attendre un bateau pêcheur auprès duquel nous voulions nous renseigner sur ce que faisait Garibaldi.

Le patron nous dit que les dernières nouvelles annonçaient un débarquement à Sapri et l'arrivée de Garibaldi à Cozenza.

Comme nous étions en train de causer avec les hommes du bateau, nous fûmes vus et reconnus du village de Picciotta. Deux ou trois barques chargés à chavirer se dirigèrent vers nous.

Tous ces gens qui les montaient étaient avides de nouvelles. Nous leur en donnâmes des plus fraîches. Nous leur dîmes que Garibaldi était attendu à Naples, et qu'il n'avait qu'à s'y présenter pour être reçu avec enthousiasme.

On n'avait encore rien vu faire sur la côte, mais lorsque les braves gens surent où l'on en était, il n'y eut qu'un cri ; « Vive l'Italie une ! »

Je crus alors que c'était l'occasion de placer les chemises rouges que j'avais à bord et qui avaient si fort tiré l'œil de sa Majesté François II.

Nos hommes qui ne s'attendaient point à une pareille largesse passèrent de l'enthousiasme à la frénésie.

À la vue de ce qui se passait en mer Et sans rien comprendre au changement de costume de leurs compagnons, deux autres barques non moins chargées que les premières se détachèrent du bord et s'avancèrent vers nous en faisant force de rames.

Les nouveaux venus reçurent leur contingent de chemises rouges, et joignirent leurs hourras à ceux de leurs compagnons.

On se compta. On était cinquante environ : le nombre était suffisant pour faire révolter tout le Cilento.

Muratori<sup>6</sup> prit le commandement de ces cinquante volontaires, auxquels on constitua une caisse militaire de mille francs ; prit une carabine, un revolver, descendit dans la chaloupe en me donnant rendez-vous à Naples et s'achemina vers la terre, où il aborda.

Un quart d'heure après lui et ses hommes avaient disparu dans la montagne.

Pendant ce temps une jolie brise du nord-ouest s'était faite et nous poussait vers Messine. Nous mîmes toutes les voiles au vent.

Nous y arrivâmes le lendemain 6 dans l'après-midi.

Là nous attendîmes, pleins d'anxiété.

La journée du 7 s'écoula.

Je la passai presque toute entière avec notre consul M. Boulard<sup>7</sup>, qui ne pouvait croire à tout ce que je lui racontais.

Le lendemain 8 à 5 heures du matin, je m'entendis appeler à travers le capot.

Je demandai ce que l'on me voulait.

« *Garibaldi est entré hier sept à midi à Naples, me répondit-on, au milieu de l'allégresse universelle et sans tirer un seul coup de fusil.* »

Je jetai un cri de joie et m'élançai sur le pont.

Je ne sais si de ma vie, j'avais éprouvé une émotion si vive et si complètement dénuée de tout accessoire douloureux !

---

<sup>6</sup> Cristoforo Muratori. Chimiste patriote, après trois ans de prison, il s'exila à Paris, où il ouvrit rue Laffitte, associé à Francesco Crispi, une maison de banque. Proscrit de France après l'attentat d'Orsini, il se réfugia à Alger, ne revenant à Naples qu'après l'amnistie accordée par le roi. Il était devenu le confident de Liborio Romano, voir lettres, *L'Indipendente*, 31 décembre 1860.

<sup>7</sup> Huges Boulard. Avocat du barreau de Paris, entré en 1839, dans les services diplomatiques, il était vice-consul de France à Messine de 1849 à 1867. Il fut ensuite consul à Ancône (1868-1870). Sa correspondance avec le Ministre des Affaires étrangères, Thouvenel, est analysée dans Ferdinand Boyer, « Garibaldi et les Siciliens d'après les consuls de France à Palerme et à Messine (mai-août 1860) », estratto dalla *Rassegna Storica del Risorgimento*, anno XXXIX. Fascicolo IV. Ottobre-Dicembre 1952, Roma, La Libreria dello Stato, 1852, p. 441-449.

\*

\* \*

Hélas ! aujourd'hui en nous éveillant — le jour même de ce grand anniversaire — nous entendons ce cri poussé par tous les journaux anglais, français, italiens !

« Sire, amnistie ! »

C'est un cri encore plus doux, Sire, à la bouche du Roi qui l'accorde qu'à l'oreille de celui à qui elle est accordée.

Alex Dumas

Autographe : *Les Autographes*, Thierry Bodin.. 86, printemps 199, 95 - Catalogue. p. 9 Où j'étais- Il y a deux ans le 7 7bre./ Le trois septembre 1860. – Lettres et manuscrits autographes. Collection du Dr. C. Vente du jeudi 21 février 2013, salle Favart n°60 (expert: Thierry Bodin).

Publication en italien : « Ove mi trovato or son due anni il 7 settembre. », *L'Indipendente*, anno II, n°96, 9 septembre 1862.